

LE TROUPEAU DE PIERRE : ESSAI SUR LES MODILLONS DES ÉGLISES D'Auvergne

Par Max Jacques KELLER-NOËLLET*

Maitre de conférences à l'Institut d'Etudes européenne de l'Université de Louvain, 56, Avenue de la Toison d'Or, 1060 Bruxelles (Belgique) Adel : j.keller@skynet.be
Communication présentée (par Hervé Bazin) le 16 février 2008.

Sommaire : Présentation illustrée et tentative d'explication de plusieurs modillons qui ornent le chevet des églises d'Auvergne et qui représentent des têtes de bovins.

Mots Clés : *Auvergne - Eglises - Modillons*

Title: The stony herd: an essay on the carved corbels of Auvergne's churches.

Content: Illustrated presentation of several carved corbels which adorn church apses in the Auvergne region of France and often represent bovine heads.

Keywords: *Auvergne - Church - Corbels*

Les églises romanes de Haute Auvergne (XI^e et XII^e siècles) se caractérisent, entre autres, par la présence sur les chapiteaux et les modillons de sculptures archaïques dont l'interprétation reste, encore aujourd'hui, sujette à débat. Des figures profanes parfois très déconcertantes (tonneaux, rouleaux, scènes érotiques, êtres hybrides plus ou moins monstrueux) y côtoient des motifs de l'Antiquité païenne (Dioscures) ou bien encore des représentations très libres de scènes de l'Ancien Testament comme l'aventure de Jonas ou de Samson.



Vic sur Cère (Cantal)

* Ce texte est destiné à accompagner un diaporama sur DVD présenté le 16 février 2008 à la SFHMSV, et disponible chez l'auteur.

Par ailleurs, à côté des animaux habituels du bestiaire fantastique (griffons etc.), une large place est faite à la représentation d'animaux domestiques avec une prédilection particulière pour les bovins qui se comptent par dizaines sur les chevets

romans du Cantal et des départements limitrophes. Se penchant sur la question, les premiers érudits locaux ont soutenu que ces vaches étaient celles des prés environnants et qu'elles se bornaient à exprimer dans un pays traditionnellement voué à l'élevage, la dimension populaire de la sculpture locale.



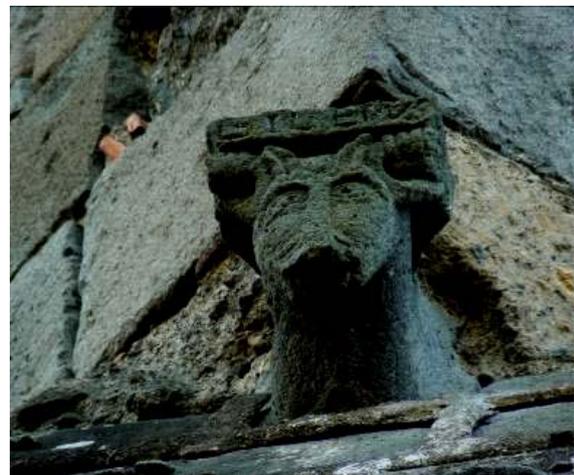
Mur de Barrès (Aveyron)

D'autres ont voulu y voir, qui l'image du bœuf de la nativité sans expliquer pourquoi l'âne son compagnon de toujours était absent, qui le taureau de St Luc en faisant fi des autres évangélistes... De fait ces interprétations ne résistent pas à l'examen pour plusieurs raisons. D'abord rien dans la sculpture romane n'est représenté gratuitement pour le seul plaisir de reproduire la réalité quotidienne ; toute image revêt une valeur symbolique qui dépasse son objet pour aller, selon la formule consacrée, *du connu vers l'inconnu*.

Ensuite, la plupart des images romanes s'intègrent dans un *programme iconographique* et doivent donc être impérativement lues en relation avec les images voisines qui concourent généralement à la définition d'un seul et même message. Jugée à cette aune, l'interprétation *anecdotique* du bœuf apparaît un peu courte et pour tout dire un peu ridicule si

l'on songe à la scène de *l'imagier roman* taillant sa pierre devant le spectacle de la nature à l'instar d'un quelconque peintre du dimanche maniant ses brosses et ses pinceaux pour rendre tout le pittoresque d'une scène champêtre...

En fait, la clé de ces images est à rechercher du côté des croyances païennes fondées elles mêmes sur l'observation des astres telle qu'elle s'est traduite dans le Zodiaque. Or dans ce dernier, les signes du taureau et du bélier correspondent à la période printanière c'est-à-dire au renouveau de la nature et par extension à la renaissance de tous les êtres vivants grâce à l'action de soleil régénérateur. Si l'on tient compte du phénomène de la précession des équinoxes, c'est même le taureau - et non le bélier - qui correspondait exactement il y a trois mille ans à l'équinoxe de printemps, symbole immémorial de la victoire définitive de la lumière sur les ténèbres et donc du passage de la mort à la vie c'est à dire la résurrection.



Aurillac St Géraud (Cantal)

Des esprits forts trouveront sans doute un peu excessif de remonter le temps jusqu'à trois millénaires pour justifier la présence sur de modestes corniches romanes du Cantal de quelques animaux à l'allure taurine dont, une fois encore, l'existence

pourrait facilement s'expliquer par un simple regard sur les prairies environnantes.

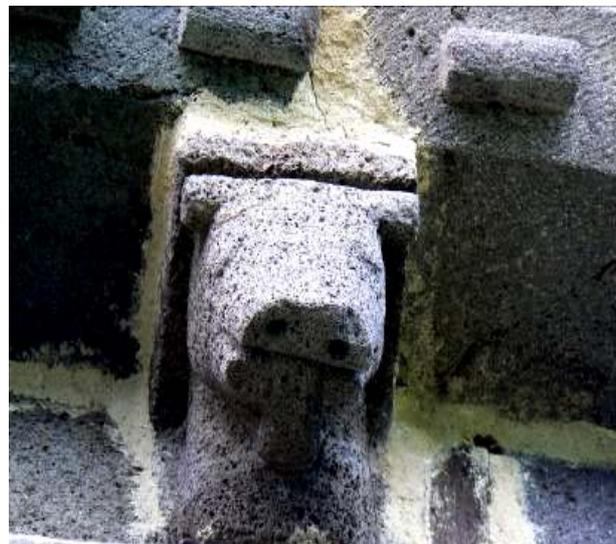
C'est oublier le long passé symbolique du taureau qui remonte à l'aube de l'humanité pour se prolonger jusqu'au cœur du Moyen Age et d'une certaine façon jusqu'à aujourd'hui. Déjà, à la fin du paléolithique et au néolithique les peintures pariétales de Lascaux ou d'Altamira montrent des bovidés vénérés pour leur force combative et leur puissance fécondante.

Par la suite le taureau ou la vache joueront un grand rôle dans la plupart des mythologies comme emblèmes du soleil réparateur et régénérateur. Ainsi les Romains et les Gallo-romains donneront au taureau une place particulière dans deux cultes d'inspiration orientale qui domineront largement, aux côtés du christianisme naissant, la scène religieuse de la fin de l'Empire ; le culte de Mithra et le culte de Cybèle dont les deux festivités principales correspondaient respectivement au solstice d'hiver (renaissance du soleil ou *sol invictus*) et à l'équinoxe de printemps (renaissance de la végétation) soit, en termes chrétiens, à Noël et à Pâques. Dans le culte de Mithra importé d'Asie mineure par les légions romaines, un taureau était sacrifié chaque 25 décembre rappelant l'exploit originel de Mithra, le dieu sauveur qui, sur ordre du soleil, avait dompté puis égorgé le taureau primitif dont le sang répandu sur la terre était à l'origine du monde créé.

Témoins de ce combat mémorable, les initiés étaient invités à le poursuivre dans leur vie personnelle avec comme récompense la perspective d'un accès à la lumière éternelle.

Quant aux cérémonies en l'honneur de la déesse Cybèle, *la Grande Mère*, appelées couramment *taurobole*, elles consistaient à immoler un taureau au dessus d'une fosse recouverte d'un plancher à claire voie où avait pris place un fidèle.

Au moment du sacrifice ce dernier était arrosé par le sang fumant du taureau et, par la grâce de ce « baptême du sang », se trouvait purifié des souillures de l'existence, régénéré et promis à une nouvelle vie dans ce monde et dans l'éternité.



Barriac (Cantal)



Sainte Anastasie (Cantal)

Et encore s'agit-il là du culte proprement dit. Mais comment ne pas voir dans certaines coutumes longtemps tolérées par

la hiérarchie ecclésiastique, des réminiscences de ces anciennes pratiques ? Ainsi, jusqu'au IX^e siècle, les conciles multiplient-ils sans grande conviction les condamnations contre diverses superstitions tenaces et notamment la coutume de « se déguiser en cerf ou en vache » (Concile d'Auxerre 578), coutume très ancrée dans le folklore campagnard qui survivra longtemps à l'occasion de la « Fête des fous » et des différentes manifestations liées au Carnaval.

Entre temps l'Eglise, selon une recette éprouvée, aura fait la part des choses et aura assimilé en les *recyclant* une grande partie de ces comportements déviants. Ainsi les qualités mâles et génésiques du taureau en faisant naturellement le chef du troupeau et le garant de son destin futur, il n'y avait qu'un pas pour l'identifier à la figure du Christ principe et source de toute vie, pas franchi allégrement par Tertullien

lorsqu'il s'interroge doctement : « Je le demande, est ce que cet animal puissant, ce taureau mystérieux, n'est pas Jésus Christ ce juge terrible pour les uns et ce rédempteur plein de mansuétude pour les autres ? » Par la suite Raban Maur, Brunon d'Asti, Yves de Chartres et beaucoup d'autres apporteront une réponse positive à la question de Tertullien, et regardèrent tous le taureau comme l'emblème du Rédempteur qui versa son sang pour le salut de l'humanité toute entière. Ainsi par cette assimilation hardie, le taureau, rejeté comme impur par les premiers évêques, sera réhabilité et prendra toute sa place dans la galerie des symboles christiques.

Mais il est probable que c'est d'abord au *taureau païen*, symbole immémorial de la régénération universelle et donc de la résurrection, que les frustes sculptures auvergnates entendaient rendre hommage !